

Mémoires du front libertaire

ANTONIO GIMENEZ
ET LES GIMÉNOLOGUES
Les fils de la nuit

Libertalia 2016 coffret 2 vol. 998 p. 22 €
LES GIMÉNOLOGUES
*¡ A Zaragoza o Al Charco !
[A Saragosse ou à la mare]*
L'insomniaque 2016 448 p. 20 €

Au départ, les mémoires d'Antoine Gimenez, un militant anarchiste italien qui s'est battu en Espagne. Il s'appelait en fait Bruno Salvadori. Né en 1910 dans les environs de Pise, il quitte l'Italie pour la France avant ses vingt ans. Vivant de menus larcins, pour éviter un nouvel emprisonnement il passe en Espagne, où il écope d'une nouvelle condamnation. Il réussit à changer d'identité alors que la guerre commence. C'est là que s'ouvre le « journal » d'Antoine Gimenez édité par Libertalia, celui d'un des combattants du groupe international de la colonne Durruti, la milice anarchiste qui a combattu sur le front d'Aragon. Il s'agit en fait de souvenirs rédigés à Marseille entre 1974 et 1976. Mais, l'homme a une bonne mémoire et se souvient parfaitement de ce qu'il a vécu quarante années plus tôt. Nombre de souvenirs sont intacts et exacts, les « giménologues » ayant tout vérifié pour confirmer et de rares fois infirmer ses propos.

La deuxième partie de l'ouvrage est constituée par toutes les recherches complémentaires, les extraits des témoignages des autres militants ayant pu évoquer des faits analogues. Les mémoires décrivent la constitution du groupe international, une communauté des exclus et des exilés s'étant constituée (Italiens, Russes, Cubains, Allemands, Algériens, Français, etc.), la majeure partie d'entre eux ne parlant pas le moindre mot d'espagnol. Quelques femmes sont présentes. Bien que son séjour ait été bref, la postérité a surtout retenu celle de Simone Weil, brûlée accidentellement alors qu'elle préparait des œufs sur le plat. Cinq femmes sont mortes dans les combats en octobre 1936. Les riches annexes reproduisent entre autre le journal de Mimosa, le surnom de Georgette Kokoczyński dont le propos est terrible sur la violence et les conditions de la guerre civile. Née à Paris en 1908, Georgette a vécu avec le responsable libertaire Fernand Fortin avant de se rapprocher de la mouvance pivertiste. Elle rejoint cependant la colonne Durruti le 4 octobre 1936 et meurt dans les combats 12 jours plus tard, à 29 ans.

Plusieurs militants s'imposent à la tête du groupe : l'ancien capitaine Louis Berthomieu qui meurt en même temps que Mimosa lors d'une contre-offensive nationaliste et les deux Charles, Ridel et Carpentier, figures marquantes de l'anarchisme. Gimenez décrit également ses autres camarades, des anarchistes combattant aux côtés des internationaux : comme Lorenzo Giua étudiant plusieurs fois blessés, mort au combat en 1938 ou ces Espagnols participants aux combattants de la colonne ou accueillant ses combattants comme des frères. Le journal n'omettant pas non plus d'évoquer la violence des combats.

Suite à la première édition des Mémoires de Gimenez et des débats qui ont suivi en France, en Espagne et en Italie, les Giménologues ont poursuivi leur recherche, rencontrés nombres de témoins et décidé de publier un nouveau volume à partir des témoignages de militants sur l'Aragon libertaire et le rôle crucial de la ville de Saragosse dans l'imaginaire et dans l'implantation du mouvement anarchiste espagnol. Pour mémoire, la CNT, centrale syndicale à l'emblème noir et rouge, a tenu son congrès dans lequel elle réunifiait les tendances éparpillées de la centrale et proclamait le communisme libertaire comme fin en mai 1936 dans cette ville. À travers six témoignages qui

Ces deux sommes qu'offrent les Giménologues sont des spécimens de recherche à l'état brut. Mémoires d'un militant, correspondances et documents d'archives s'y côtoient pour compléter le journal d'Antoine Gimenez. Comme si cela ne suffisait pas, Libertalia a ajouté à la réédition du journal un volume nourri des recherches complémentaires sur la région de Saragosse et un CD audio du journal lu.

auraient pu donner chacun matière à un livre tant ils sont denses et passionnants, l'ouvrage retrace les traditions libertaires de la ville, qui perdurent clandestinement même après la victoire de Franco. Puis, il revient sur les milices anarchistes en Aragon et sur le rôle pendant les premiers mois du conflit. Parallèlement, il se penche à travers des témoignages sur la mise en commun des terres, le partage entre les ouvriers

L'exil des niños

VERONICA SIERRE BLAS
Paroles orphelines

Les enfants et la guerre d'Espagne
Rennes PUR 2016 364 p. 24 €

Durant la guerre civile espagnole, plus de 30 000 enfants de républicains principalement ont été évacués vers l'étranger. Près de 20 000 d'entre eux sont rapatriés à la fin de la guerre. Les autres restent à l'étranger, majoritairement en France avec leurs parents, mais beaucoup d'autres devenus orphelins demeurent dans des maisons d'enfants. Cependant, les enfants évacués en URSS et au Mexique ne sont pas rapatriés, les deux pays ne reconnaissant pas l'Espagne franquiste. Veronica Sierre Blas se penche plus particulièrement sur le sort des enfants envoyés en URSS.

Le sort des enfants a toujours constitué un des thèmes de la propagande pour convaincre du caractère monstrueux de l'adversaire. L'auteur montre bien comment les enfants sont les victimes des régimes totalitaires ou au moins des instruments et des victimes de la propagande à travers la réécriture express des manuels scolaires et des instructions pédagogiques (ou disciplinaires dans le camp franquiste). La protection des enfants est elle-même l'objet de propagande.

Mais, pour ces enfants restés à l'étranger, les traumatismes sont plus importants. Aux bruits de la guerre s'ajoutent pour nombre d'entre eux la perte des proches dont l'auteure analyse la trace dans leurs dessins. Au cœur du livre, l'analyse d'une partie des lettres adressées par les enfants réfugiés en URSS à leurs parents entre 1937 et 1939 et « retrouvées » par le Service de récupération des documents mis en place par le pouvoir franquiste – ce qui constitue une partie des archives de Salamanque aujourd'hui –, « archives » que les Républicains n'ont pas pu récupérer après leur défaite. Elles permettent de saisir la vie quotidienne des jeunes espagnols dans les maisons d'enfants en URSS où le régime instrumentalise à l'extrême cet accueil. Les niños deviennent l'objet de la propagande et permettent de montrer le caractère généreux du régime et son antifascisme. Ils sont accueillis avec tous les honneurs et dans cérémonies festives. Au total, une quinzaine de maisons accueillent les près de 3 000 niños principalement à Leningrad, Moscou et en Ukraine. Les Soviétiques leur enseignent l'espagnol et parfois leur apprennent le russe mais les font vivre en milieu fermé. L'éducation et le mode de vie sont fortement militarisés entre l'organisation stricte des pionniers et l'enseignement militaire. Les lettres envoyées témoignent de cette empreinte. Elles deviennent aussi un imaginaire, l'ultime lien avec des parents, souvent disparus. Ceux rescapés ne reverront pas leurs enfants avant plusieurs décennies, il faut attendre 1956 pour que certains puissent quitter l'URSS.

SYLVAIN BOULOUQUE

des usines et les conflits liés à la militarisation des milices et à la progression de l'influence communiste dans l'Espagne républicaine. Ces militants ont poursuivi leur combat dans la *retirada* puis l'exil et souvent la Résistance en France, avec toujours l'espoir de voir renaître ce qui au dire de tous a constitué les plus beaux jours de leur vie.

SYLVAIN BOULOUQUE

L'échelle des crimes

PAUL PRESTON

*Une guerre d'extermination
Espagne 1936-1940*
Belin 2016 848 p. 29,90 €

L'Espagne entre 1936 et 1939 s'est déchirée dans une guerre civile. La violence physique des deux côtés a été terrible. Cependant, contrairement aux thèmes que développe l'historiographie post-franquiste, évoquer les crimes commis dans le camp Républicain ne peut exonérer les factieux. Ce sont eux qui ont perpétré des horreurs de masse, qui ont violé, tué, assassiné méthodiquement. Cela ne retire rien aux crimes commis de l'autre côté, mais, point important, les factieux ont été responsables de 80 à 90 % des victimes de cette guerre qui en a fait, selon les estimations, entre 400 et 500 000.

Paul Preston détaille les exactions commises. La guerre sociale (dans les deux camps) commence pour l'auteur en 1931 avec la première république espagnole. Les factieux, dès avant la guerre civile, la théorisent, mêlant images de la reconquête et de l'expulsion des Juifs d'Espagne et refus des Lumières. Les discours d'une partie du camp républicain prônent la guerre de classe. L'insurrection putschiste de juillet 1936 entraîne un passage à l'acte massif. L'auteur se penche sur plusieurs zones où la terreur de masse est pratiquée à grande échelle par les franquistes : bombardement des populations civiles, exécutions d'otages, fusillades sans jugement sur la base de simples dénonciations ou suspicions, ouverture de camps d'internement précédant des exécutions massives (certains camps fusillent plus de la moitié de leur prisonniers). Ces propos du général franquiste Mola résumant cette politique : « *Il est nécessaire de répandre la terreur. Nous devons créer une impression de maîtrise, en éliminant sans scrupule ni hésitation tous ceux qui ne pensent pas comme nous.* »

Dans les zones républicaines, la violence politique et sociale existe quelle que soit la coloration politique (socialiste ou anarchiste). Souvent spontanée, elle peut parfois être organisée, plusieurs bandes issues du crime organisé prenant les fanions noirs et rouges pour faire régner la « justice ». L'équivoque n'est pas possible. Toutes les tendances politiques organisent leurs « *checcas* » (référence à la Tchéka), qui multiplient les exécutions sommaires ou les éliminations politiques intentionnelles comme celles auxquelles a tenté de faire procéder Santiago Carillo le dirigeant communiste espagnol alors membre des Jeunesses. La République ouvre elle aussi des camps, d'abord pour les franquistes, ensuite pour les certains républicains « suspects ».

Si l'on peut considérer que les deux camps finissent par se ressembler, l'auteur rappelle qu'il y a une différence d'échelle, d'une part, mais aussi de nature, tout le camp républicain, y compris dans sa frange anarchiste, n'étant pas favorable à ce système punitif.

S. B

BD / ROMANS GRAPHIQUES

Destins en noir et blanc et en couleurs

CARLOS GUJARRO, *La promenade des Canadiens*, Steinkis, 2016, 112 p. 18 €

DAMIEN CUVILLIER, BERTRAND GALIC ET KRIS, *Nuit noire sur Brest*, Futuropolis, 2016, 80 p. 16 €

JAIME MARTIN, *Jamais je n'aurai 20 ans*, Dupuis, 2016, 128 p. 18 €

JAVIER COSNAVA & RUBÉN DEL RINCON, *Insoumises*, Éditions du Long bec, 2016, 96 p. 17 €

Bien qu'il ne semble pas y avoir de liens directs avec l'anniversaire, la guerre d'Espagne alimente des récits au statut différent. La bande dessinée offre aujourd'hui un support pour mettre en perspective les vies happées par ce conflit.

La promenade des Canadiens au dessin réaliste utilise des techniques graphiques et narratives très classiques. Malaga années 2000 : des touristes en vacances découvrent qu'à quelques mètres, il y a une plaque en hommage au médecin canadien communiste Norman Bethune venu durant la guerre civile avec son équipe participer au secours médical, pratiquant notamment les transfusions sanguines. Flash back : les civils des régions républicaines fuient devant l'avancée franquiste. L'armée nationaliste utilise la terreur, mitraille et bombarde les fugitifs. L'héroïque médecin vient en aide aux victimes, rapprochant ce récit du réalisme socialiste, cher au médecin.

Le réalisme est également très présent dans le récit graphique *Nuit noire sur Brest*. En 1937, l'armée républicaine envoie un sous-marin à Brest. La Cagoule, sur ordre des franquistes, tente d'organiser un attentat contre ce bateau de guerre surveillé par l'appareil du PCE. La BD reconstitue la tentative de détournement du navire puis sa tentative de destruction par l'extrême droite qui n'aboutit que partiellement dans son projet. Les auteurs réussissent à mettre en images avec efficacité une réalité historique et une enquête de type policier.

Insoumises est un remarquable roman graphique. Cette fiction transforme Albert Camus en journaliste se rendant dans les Asturies lors de la révolte de 1934 – Camus ayant en fait rédigé une pièce de théâtre sur cet événement avec la troupe du théâtre du travail d'Alger – croisant trois femmes (Fé, Cardeidad, Esperanza) qui participent à l'insurrection. Les héroïnes (une nonne défroquée, une étudiante révoltée, une aviatrice) traversent la guerre civile et la Seconde Guerre mondiale entre l'Espagne et la France. Le scénario mêle habilement les aléas de la guerre civile espagnole, de la Résistance et les histoires de cœur. Le caractère irréaliste de l'histoire, parfois loufoque parfois tragique, donne consistance à la volonté de ces trois femmes de maîtriser leur destin tout en montrant la complexité des âmes errantes.

Le travail de Jaime Martin, une des figures de proue de la BD espagnole, s'inspire lui de faits réels. Il propose une biographie dessinée de sa grand-mère, traversée et déchirée par le conflit. Il construit son scénario comme un film, commençant par un flash back qui permet d'entrer dans la vie de cette femme dont tous les copains sont assassinés par les franquistes la première nuit du putsch. C'est à Barcelone qu'elle rencontre son grand-père, Jaime, un jeune champion de boxe. Le couple est proche de la CNT. Jaime part se battre sur le front d'Aragon. L'auteur y décrit crûment la guerre et la violence. Vient le temps de la défaite, les héros doivent la vie au hasard des rencontres. Un très beau récit graphique d'une histoire grise faite d'un peu de rouge et de beaucoup de noir.

SYLVAIN BOULOUQUE